



HAL
open science

La liturgie au Xe siècle en Occident

Pierre-Marie Gy

► **To cite this version:**

Pierre-Marie Gy. La liturgie au Xe siècle en Occident. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 1987, Xe siècle. Recherches nouvelles, VI, pp.47-48. hal-02911759

HAL Id: hal-02911759

<https://hal.science/hal-02911759>

Submitted on 4 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA LITURGIE AU Xe SIECLE EN OCCIDENT

A considérer ce sujet dans ses lignes générales deux observations s'imposent d'emblée : la première, d'ordre géographique, est qu'il convient de laisser à part celles des liturgies de l'Occident qui ont échappé à la romanisation liturgique des pays francs effectuée par Pépin le Bref puis par Charlemagne. Il s'agit non seulement de la zone grecque de l'Italie méridionale (y compris les monastères grecs de Rome), mais de ce qui reste (en grande partie sous la domination arabe) de l'ancienne liturgie hispanique, ainsi que des liturgies celtiques insulaires. Le cas de Milan, qui invoque pour sa liturgie le patronage de S. Ambroise (il semble y avoir en Haute-Italie des liturgies apparentées), est plus complexe, à la fois parce que la liturgie milanaise n'a jamais, au cours des siècles, été totalement distincte de la liturgie romaine, et parce qu'elle aussi a subi l'influence romanisante des souverains carolingiens.

La deuxième observation est de méthode. La catégorie historique de la «longue durée» ou du «temps long», familière aux historiens des mentalités, n'est nulle part plus pertinente qu'en histoire de la liturgie et en particulier au Xe siècle. En ce siècle — et, en un sens, jusqu'au concile Vatican II — la liturgie, son organisation, ses formes et ses textes, sont pour la plus grande partie hérités d'un passé multi-séculaire et destinés à ne pas changer avant des siècles, aussi bien dans leur configuration générale que dans leur particularité locale. Mais ici trois précisions sont à apporter.

La première, déjà évoqué plus haut, est que la liturgie du Xe siècle a derrière elle l'adoption de la liturgie de Rome par les Carolingiens pour leurs états. A ce sujet il est important de noter, d'une part qu'à Rome même la liturgie n'était guère uniforme, et que par conséquent la liturgie romano-franque ne l'est pas non plus; d'autre part, qu'en terre franque la liturgie romaine s'est incorporé certains éléments locaux et surtout qu'elle a été l'objet d'une réinterprétation, par exemple dans le domaine du chant (le chant grégorien franc diffère en partie du chant «vieux-romain») et plus généralement dans le symbolisme liturgique et une certaine «dramatisation», sur laquelle on reviendra plus loin, à propos de l'apport propre du Xe siècle.

Sans que cela soit contradictoire avec la contribution carolingienne et ottonienne à

l'interprétation de la liturgie, il y a lieu de préciser aussi, en se référant à une réflexion faite, il y a un demi-siècle, par André Wilmart dans son grand livre *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin* (Paris, 1932) qu'en un sens la piété de l'Occident latin est demeurée d'une étonnante stabilité depuis l'époque patristique jusque vers la fin du XIe siècle, pour entrer ensuite dans une époque d'évolution plus rapide. Ce que Wilmart écrivait de la piété personnelle est valable aussi pour la liturgie et surtout pour la manière dont celle-ci était vécue.

Une dernière précision est qu'il y a lieu d'appliquer ce qui a été dit plus haut de la longue durée de l'histoire liturgique, non seulement à la liturgie en général, mais à son interprétation locale. Ce qu'on pourrait appeler la géographie régionale ou diocésaine de la liturgie s'est modelé à l'époque carolingienne et n'a que relativement peu changé jusqu'à l'invention de l'imprimerie et aux livres liturgiques post-tridentins. De ceci il convient de donner des exemples.

De ces exemples le premier concerne la province ecclésiastique de Narbonne (Languedoc et Catalogne), donc la Septimanie conquise sur les arabes par Charlemagne, qui y substitua la liturgie romaine à l'ancienne liturgie wisigothique. Le liturgiste catalan Michel Gros a montré que dans cette région (et peut-être aussi dans une partie de l'Aquitaine) un certain nombre de particularités liturgiques paléo-wisigothiques ont subsisté, mêlées à la liturgie romaine, jusqu'à la fin du moyen âge.

D'autre part la liturgie romano-franque comporte, dans ses textes lus ou chantés, des éléments qui ne varient pas selon les lieux — ainsi la plupart des oraisons et des chants de la messe, le verset d'alleluia mis à part — alors que certains autres varient beaucoup, au moins par l'ordre dans lequel ils sont disposés. C'est ainsi que la liste des versets d'alleluia des dimanches après la Pentecôte et celle des répons de matines (par exemple pour les dimanches d'Avent et des trois jours avant Pâques, ou pour l'Office des défunts), ou encore le calendrier des saints et la litanie des saints, permettent d'identifier, souvent avec certitude, la région ou même le diocèse ou le monastère d'origine d'un manuscrit liturgique. Même lorsque les manuscrits conservés

ne datent que des derniers siècles du moyen âge, ou qu'on ne dispose que d'incunables, l'organisation liturgique qu'on peut y déceler remonte selon toute vraisemblance à l'époque carolingienne.

Une implantation locale si précise n'empêche pas qu'il existe aussi des lieux liturgiques particulièrement importants par leur créativité et l'influence étendue qu'ils exercent. Le plus important, à cette époque, n'est pas l'Église romaine mais la chapelle impériale. Depuis le temps de la chapelle de Charlemagne à Aix, laquelle a joué un rôle essentiel dans la romanisation liturgique du royaume franc, la ou les chapelles palatines ont été itinérantes comme les rois francs, mais se sont peu à peu sédentarisées. Trois lieux sont ici à mentionner : Compiègne avec Charles le Chauve, Mayence avec les empereurs ottoniens, Bamberg au seuil du XIe siècle. La relation liturgique entre les chapelles palatines n'a guère été étudiée jusqu'à présent, mais Michel Andrieu a mis en lumière l'importance exceptionnelle du pontifical (« romano-germanique ») de la cour impériale, compilé à Saint-Alban de Mayence peu après le milieu du Xe siècle, auquel il faut peut-être joindre un *Ordo Missae* rhénan, voire aussi un calendrier.

Depuis au moins le temps de Charles le Chauve les chapelles palatines vivent dans une sorte de symbiose avec de grands monastères (dont le gouvernement est souvent aux mains d'abbés laïcs nommés par le roi) qui fournissent des manuscrits enluminés à des commanditaires princiers (ainsi Reichenau) et sont surtout les hauts lieux de la créativité liturgique, poétique et musicale : c'est le cas de Saint-Gall, en particulier pour la poésie liturgique (séquences notkériennes et tropes), également de Saint-Martial de Limoges.

De façon générale les monastères, auxquels Charlemagne et Louis le Pieux ont imposé à la fois une distinction nette avec les communautés de *anonici* et l'usage exclusif de la Règle de S. Benoît (avec la forme d'office que celle-ci détermine) auront, jusqu'au développement relativement centralisé de l'*Ordo Cluniacensis*, une liturgie plutôt liée aux Églises locales que rattachée à un réseau monastique indépendant. Mais les structures respectives de l'Office romain (celui de tous ceux qui ne sont pas moines) et de l'Office monastique font que le second comporte des hymnes, dont le répertoire se développe rapidement, alors que le premier n'en comporte pas encore, et ne se conformera de ce point de vue à l'Office monastique que très lentement.

Les tropes sont comme une végétation lyrique qui enveloppe les mots des pièces chantées (surtout celles du Propre et de l'Ordinaire

de la messe des jours de fête) et se glissent entre eux. Le phénomène apparaît du temps d'Amalaire et est cohérent avec cette sorte de mise en scène symbolique selon laquelle le liturgiste de Metz interprète les éléments bibliques de la liturgie. Au siècle dernier on a été tenté d'y voir un développement populaire relativement extérieur à la liturgie proprement dite. En fait c'est plutôt un développement festif qu'on rencontre principalement dans les hauts lieux monastiques de la célébration liturgique : Saint-Gall, Saint-Martial de Limoges, Winchester aussi. Il est possible que Saint-Martin de Tours, dont la liturgie ne nous est presque pas connue après le milieu du IXe siècle, ait été la source commune d'une partie du répertoire de Limoges et de Winchester.

La liturgie dont, au moins dans le nord de l'Europe, les paroles latines ne sont plus comprises des fidèles, insiste davantage sur l'aspect visuel, soit dans les rites mêmes — ainsi dans les ordinations, avec l'onction des mains du prêtre (les fidèles commencent à ne plus communier dans la main), la tradition des instruments et la remise des vêtements — soit dans des mises en scène occasionnelles comme le *Quem quaeritis* dramatisé du matin de Pâques, au sujet duquel on a fait l'hypothèse (impossible à prouver de manière certaine) qu'il était né à Saint-Benoît sur Loire au premier tiers du Xe siècle.

Les variations locales de la liturgie et les multiples échanges liturgiques s'ordonnent selon de grandes divisions régionales que depuis un demi-siècle les historiens se sont efforcés de dégager : ainsi Huglo pour la partition musicale de l'Empire en deux zones orientale et occidentale, Hesbert pour les formes germanique et occidentale de l'Office divin, Hallinger pour le monachisme d'Empire et le monachisme clunisien, ce à quoi l'on pourrait ajouter le clivage assez net entre les lieux où le latin relève purement de la culture cultivée (les monastères germaniques) et ceux où il se différencie mal de la langue vulgaire (Italie, Occitanie). Toutes ces différences sont réelles, mais toutes comportent des exceptions notables, et la réalité résiste à des classements trop rigides.

La manière dont la liturgie était célébrée dans les paroisses rurales, les livres dont on y disposait, nous sont mal connus. A en juger par les rares témoignages conservés, les livres y étaient assez fragmentaires jusque très avant dans le moyen âge et de nombreux clercs savaient mal le latin. Là, comme du reste dans les monastères mêmes, la liturgie ne recourait aux livres que pour les lectures et celles des prières qu'il n'était pas possible de retenir par cœur. De façon générale la psalmodie et le chant reposaient sur la mémoire, et l'oralité était une caractéristique essentielle de toute la vie liturgique.

Pierre-Marie GY